

but d'aider à transformer la société et aussi de faire rêver » dit son fils Pierre Radvanyi (*Au-delà du fleuve, avec Anna Seghers*, Le Temps des Cerises, 2014). L'ouvrage était une contribution à la dénonciation de ce qu'était le nazisme. Le tableau de la société allemande montrait aux lecteurs dans quelle atmosphère était plongé le pays et de quelles horreurs les nazis étaient capables. Et l'on ne peut qu'être admiratif en constatant combien Anna Seghers, ayant quitté sa patrie à l'arrivée d'Hitler au pouvoir, a su exprimer une telle vérité. Cependant, au-delà de cette dimension historique, la leçon d'humanisme et la valeur littéraire de l'œuvre n'en restent pas moins actuelles. *La Septième Croix* est un exemple de ce que peut la littérature lorsqu'elle n'oublie pas qu'elle fait partie intégrante du monde réel. Il faut lui souhaiter de nouveau un grand succès<sup>1</sup>.

Jean GUÉGAN

Giorgio MANGANELLI : *La Crèche*. Traduit de l'italien et postfacé par Jean-Baptiste Para (Trente-trois morceaux, 18 €).

Dans son premier ouvrage, publié en 1964 : *Hilarotragœdia*, Manganelli écrivait : « Regardez-moi : le corps maigre et cependant balourd, la gestualité soignée et pourtant légèrement incongrue, les habits frustes et comme il faut. Avec une argutie responsive j'ai élu pour me recouvrir la couleur de l'encre. Quelle occulte hilarité, dans la bizarrerie conceptuelle qui me classe : en cet instant même, à la pitié finale pour mon existence élaborée s'ajoute un non moins conclusif sarcasme. »<sup>2</sup> Ce bref portrait riche en oxymores, termes savants, images hardies ou expressions énigmatiques annonce, comme du reste l'ensemble du livre, ce qui se développera tout au long de la carrière de l'auteur jusqu'au dernier *opus* — trouvé après sa mort, en 1990, et publié en 1992 par Adelphi — intitulé *La Crèche (Il presepio)*.

On retrouve en effet, dans cette entreprise de démythification et, à la fois, de démythification du cérémonial qui se reproduit depuis des siècles à chaque fin d'année — la fête de la Nativité — les énumérations débridées, les envolées furieuses, les rythmes haletants, le mélange de gravité et de cocasserie, la saveur des alliances de mots stupéfiantes, la violence des invectives qui sont la marque de son style. Il pointe d'abord, dans les préparatifs convenus et l'atmosphère qui règne avant Noël, un écart absurde entre le rituel respecté par les populations qui l'observent sur toute la planète et le « malaise cosmique » qu'il trahit : « ... par exemple, les achats de victuailles, signe évident de la sensation de dépérissement qui s'empare des vivants ». Et les formules provocatrices s'enchaînent, destinées à démontrer que cette célébration de la naissance d'un enfant à la fois Dieu et homme n'est que « ruse machiavélique », « cabotinage théologique », « prestidigitation ouranienne ». À la description de la crèche figée dans un temps illusoire s'ajoute une série d'évocations apocalyptiques, le tout aboutissant au constat de « l'inexistence de l'ensemble » : « Je dirais que la qualité d'inexistence est imposée dans l'acte même où la représentation d'une naissance jamais advenue, parce qu'advenue depuis toujours, exige ou tolère une allègre dévotion. »

La vivacité de ton, la verdeur du langage de même que son extrême sophistication, la force percussive du phrasé sont immédiatement perceptibles grâce à la traduction de Jean-Baptiste Para qui, en 1985, avait déjà signé pour les éditions W celle de *Centurie, Cent petits romans-fleuves*<sup>3</sup>, rééditée par les éditions Cent pages en 2015. Traduire Manganelli — exercice périlleux s'il en est — exige de la part du traducteur non seulement une immersion profonde dans l'œuvre de l'auteur afin de pénétrer au cœur de sa puissance créatrice (comme c'est le cas pour toute œuvre de cette

1. On pourra se reporter aussi au cahier d'*Europe* consacré à Anna Seghers, n° 854-855, juin-juillet 2000.

2. Giorgio Manganelli, *Hilarotragœdia* [Feltrinelli, 1964], traduit de l'italien par Christophe Mileschi, Bruxelles, Zones sensibles, 2017, p. 85.

3. Il s'agissait là de la première traduction d'un livre de Manganelli en français.

dimension) mais aussi et surtout une plasticité linguistique, une science et un goût de la langue qui permettent d'établir un « rapport » — entre le texte original et celui qui va en naître — défini par un autre grand traducteur, Jacques Ancet, comme « l'interpénétration des deux langues réalisée de telle sorte que la langue d'accueil fasse entendre *quelque chose* de la langue d'origine. Traduire, ce n'est pas *faire passer*, comme on le répète trop souvent, c'est *faire se rencontrer*.<sup>1</sup> » Ici, la rencontre, par conséquent la lecture, est un enchantement, prolongé par une postface d'une belle acuité : « Un délire sensé ».

Ajoutons que la jeune maison d'édition Trente-trois morceaux, dont c'est la dixième publication depuis 2015 — au catalogue, entre autres, des livres de Muriel Pic, Vincent Weber, Gastone Novelli, et la réédition de l'exceptionnelle traduction de l'*Énéide* par Pierre Klossowski —, a accompli une fois de plus un travail éditorial d'une qualité remarquable, toute d'élégance et de sobriété. On rêve de voir plus souvent — et pas uniquement en France ! — des ouvrages aussi réfléchis, aussi soignés.

Danièle ROBERT

Annette HUG : *Révolution aux confins*. Traduit de l'allemand par Camille Luscher (Zoé, 20 €).

« Quand les phrases allemandes lui plaisent particulièrement, Rizal est incapable de les traduire directement, un silence doit d'abord s'installer entre les langues, alors seulement, il entend l'autre voix, plus haute, chantante presque. »

*Écrire entre les langues*. C'était le titre d'un essai de Muriel Zeender Berset sur la littérature plurilingue en Suisse romande. Il pourrait également qualifier l'entreprise du personnage central du roman d'Annette Hug, *Révolution aux confins*. Avec un tel titre et un tel protagoniste — José Rizal, héros de l'indépendance des Philippines — on s'attend à un récit historique, voire politique. Or, cela paraît plutôt être une toile de fond, tant ce qui préoccupe Annette Hug est plutôt à chercher dans le rapport entre les cultures, entre les littératures, entre les langues. En effet, José Rizal est aussi un écrivain, un intellectuel passionné par les langues, en même temps qu'il est ophtalmologue. Cette activité (peut-être devrait-on parler d'hyperactivité ?) dans des domaines si divers se résume dans une phrase d'Annette Hug située dans les premières lignes du roman : « Le matin, il opérerait des yeux, l'après-midi, il apprendrait l'allemand et la nuit, il travaillerait à son roman ». C'est bien cette troisième activité qui va intéresser Annette Hug. José Rizal a traduit en tagalog, sa langue maternelle, *Guillaume Tell* de Friedrich Schiller. *Révolution aux confins* est donc davantage un voyage palpitant vers les confins de la traduction, les limites que représente le passage d'une langue à une autre, d'une représentation culturelle à une autre plutôt qu'une fresque historique. La thématique centrale de la traduction permet de mettre en lumière également le travail — trop souvent dans l'ombre — de Camille Luscher qui donne une magnifique version française au texte d'Annette Hug.

Traduire, c'est réécrire. *A fortiori*, lorsqu'il s'agit de langues et de cultures aussi éloignées que le sont celles de Schiller et de Rizal. On redécouvre le texte de Schiller qui affleure tout au long de l'œuvre mais avec une couleur particulière, teintée de l'univers philippin véhiculé par le tagalog. On est plongé en permanence dans les pensées du traducteur qui réfléchit — parfois très longtemps — sur le choix de l'un ou l'autre terme pour traduire un seul mot : « Le bailli serait facile à transposer si Schiller pouvait être déplacé dans les petits tracas et les ennuis d'une plantation de canne à sucre à Calamba. Le bailli impérial Gessler deviendrait alors un *gobemator*, un gredin qui n'établit pas de facture quand il exige une taxe supplémentaire. *Gobemadorcillo* ? Impensable ;

1. Jacques Ancet, « Celui qui parle », in Jean de la Croix, *Nuit obscure* [1578], *Cantique spirituel et autres poèmes*, traductions nouvelles de Jacques Ancet préfacées par José Ángel Valente, Paris, Poésie / Gallimard, n° 314, 1997, p. 42.